

20
OUSMANE SOCÉ

KARIM

ROMAN SÉNÉGALAIS

Préface de Robert DELAVIGNETTE

1740



BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION FRANÇAISE

NOUVELLES ÉDITIONS LATINES

A decorative white wavy border runs along the bottom edge of the yellow cover, mirroring the pattern at the top.

KARIM

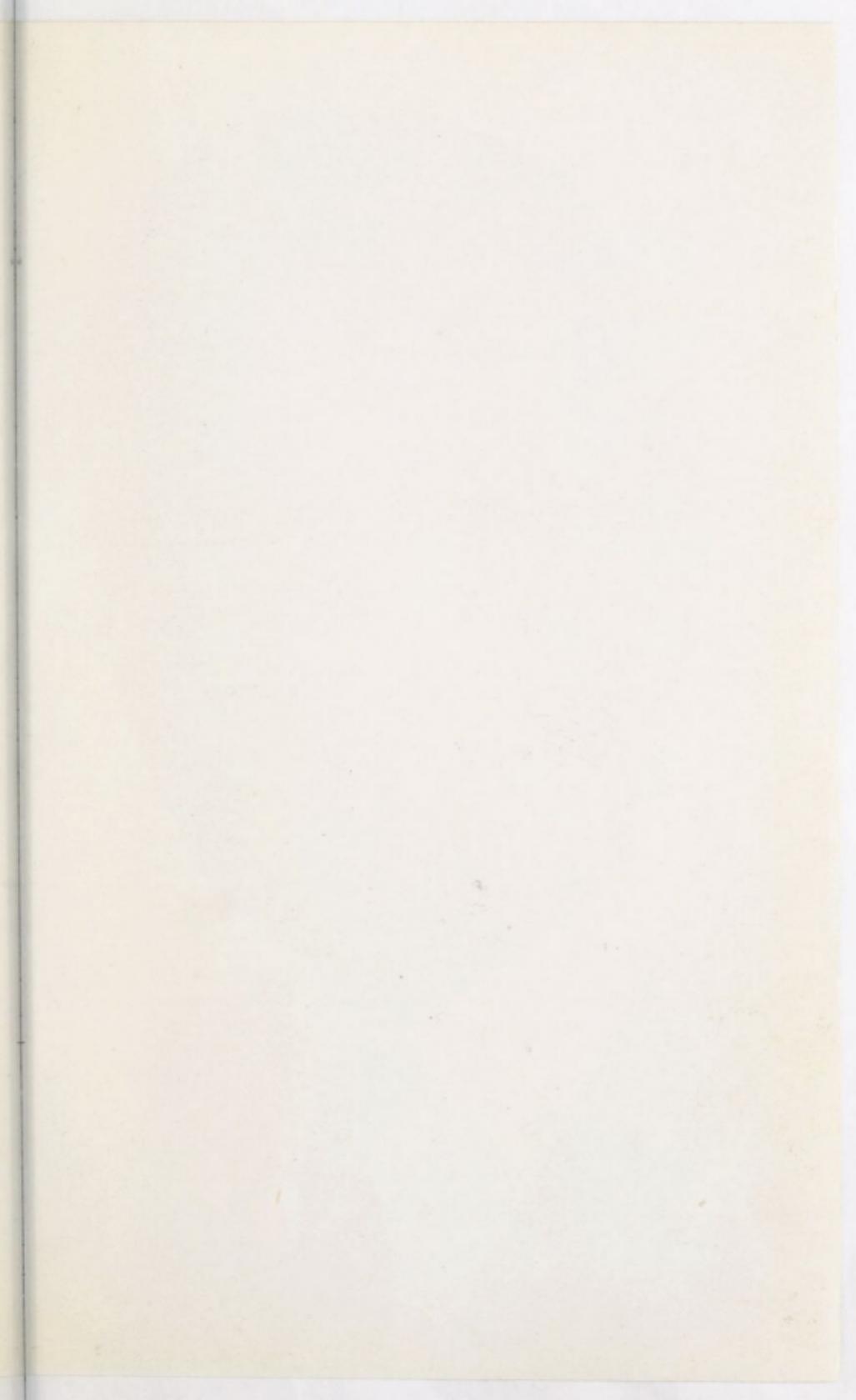
Roman sénégalais

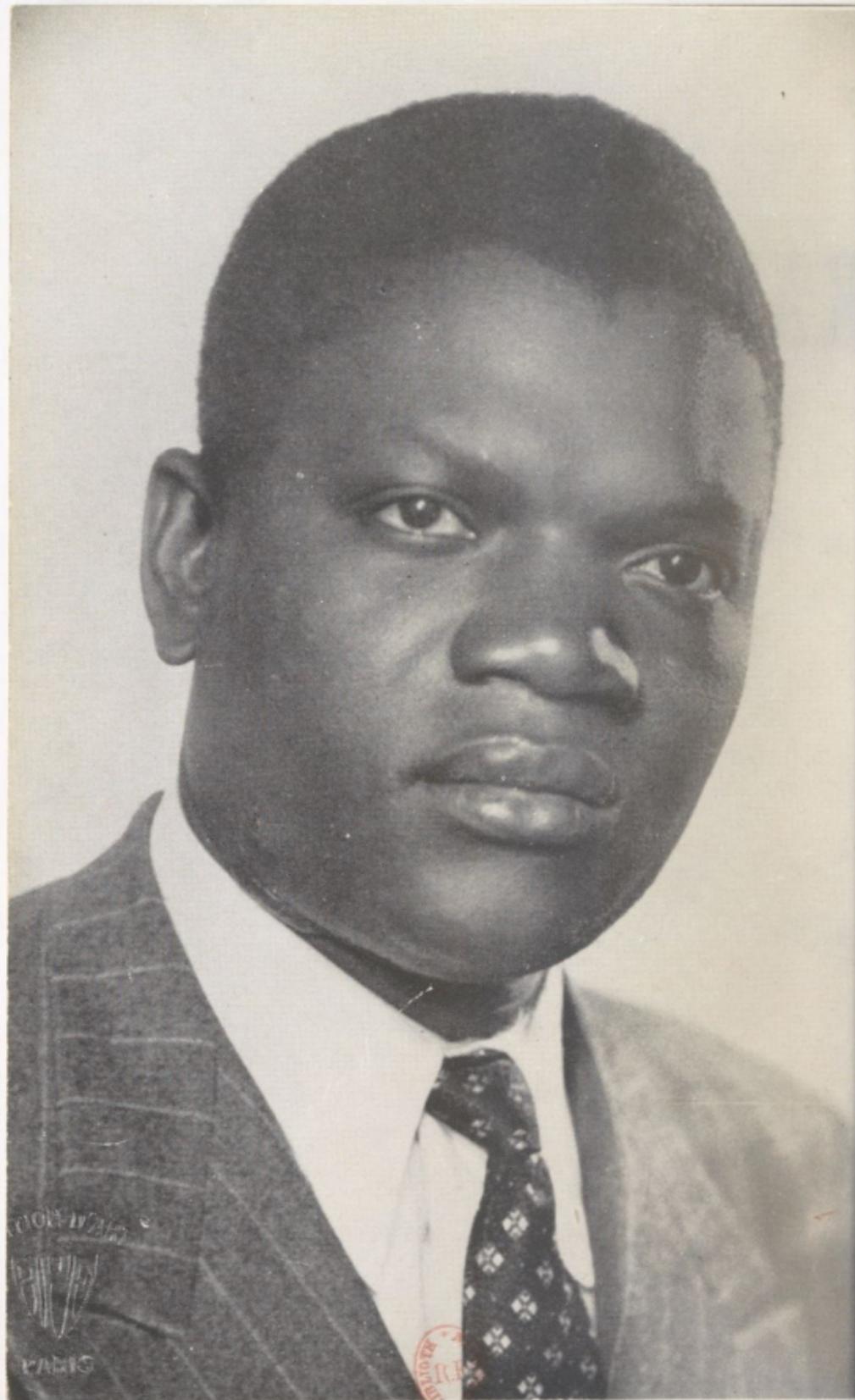
26.2
2071
(3)

DL 0940 20-1-49

DU MÊME AUTEUR :

Mirages de Paris (Nouvelles Editions Latines).





OUSMANE SOCÉ

KARIM

Roman sénégalais

Suivi de

Contes et Légendes d'Afrique Noire

Préface de Robert DELAVIGNETTE

(3^e ÉDITION)

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION FRANÇAISE

Nouvelles Éditions Latines

1, Rue Palatine — PARIS (6^e)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :
VINGT EXEMPLAIRES SUR PUR FIL
LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 A 20
ET CENT EXEMPLAIRES S. P.



Tous droits réservés pour tous pays.
Copyright by Nouvelles Editions Latines, 1948.

PREFACE

Il suffit maintenant de dix huit heures d'avion pour aller de Paris à Saint-Louis du Sénégal, la ville d'Ousmane SOCE et de son héros « KARIM ».

Oui, le trajet s'est bien raccourci depuis Pierre LOTI et son « roman d'un spahi ». Mais quelle que soit la magie du voyage par les airs — et elle est grande ! — il s'agit toujours de passer d'un monde dans un autre monde. Et si bouleversante que soit la marche technique vers l'Unité des races humaines, il s'agit toujours de quitter l'Europe pour atterrir en Afrique. Enfin, si nouvelles que soient les formes actuelles de la vie africaine, il s'agit toujours de comprendre l'esprit africain.

Ousmane SOCE nous y aidera.

L'Afrique a beau se rapprocher matériellement de nous. Elle n'est pas simple. Il faut l'interroger et on ne l'interroge bien que si l'on entre en sympathie avec elle. C'est alors qu'elle révèle une profonde complexité de caractères sociaux et de traits humains.

Ousmane SOCE nous mettra dans la disposition qui convient pour interroger l'Afrique avec sympathie et pour découvrir la valeur de ses types et de ses mœurs.

*

**

L'Afrique n'est pas simple. Entendez un savant qui la connaît bien ; le Directeur de l'Institut Français d'Afrique Noire, Théodore MONOD.

*

**

« A la surface de l'énorme continent se succèdent, du désert à la forêt, de la mangrove aux glaciers, une riche diversité de milieux physiques et par conséquent de faunes et de flores. Quant à l'homme, bien loin d'être partout identique, il présente des types physiques très variés — quoi de commun entre un Négrille et un Peul, entre un Bushmann et un Ouolof ? — parle d'innombrables langues compliquées au vocabulaire souvent exubérant, et loin de présenter une civilisation, révèle aujourd'hui à l'ethnologue l'existence de toute une série de cycles culturels ayant chacun leurs caractères, leur aire de distribution et, bien entendu, leur histoire.

« Des nappes de sédiments culturels ont coulé au cours des siècles, à la surface de l'Afrique, se recouvrant souvent les unes les autres et, naturellement, à partir d'origines différentes: la vieille Méditerranée, en tous les cas, et tous les Orient, peut-être jusqu'à l'Inde.

« Les Africains, il est vrai, n'ont pas tout reçu de ces contacts : ni la charrue, ni l'alphabet en tous les cas. Ce qui les empêche de posséder une histoire écrite, mais non point d'en avoir une quand même, et tout aussi vieille que celles qu'ont conservée, ailleurs, la brique ou le marbre. Le Noir n'est pas un homme sans passé, il n'est pas tombé d'un arbre avant-hier. L'Afrique est littéralement pourrie de vestiges préhistoriques et certains

se demandent même depuis peu si elle n'aurait pas, contrairement à l'opinion courante, vu naître l'homme proprement dit.....

« Et il est bon aussi de savoir admirer chez le Noir son sens de la politesse et de l'hospitalité, son amour des enfants, tout comme ailleurs, l'humour de ses conteurs, la sagesse sentencieuse de ses vieillards, ses dons artistiques, l'inspiration de ses poètes, les facultés supra-normales de ses devins, l'expression, dans certains cas, d'une pensée philosophique, symbolique, religieuse ou mystique.

« L'Afrique existe, très concrètement, il serait donc absurde de continuer à la regarder comme une table rase, à la surface de laquelle on peut bâtir, à nihilo, n'importe quoi ; comme une substance informe à laquelle on puisse infliger, au gré de l'opérateur, n'importe quel moule. Dans notre sotte — et paresseuse — passion de la généralisation abstraite, nous sommes persuadés qu'un système d'enseignement, un mode de scrutin, un code, un régime sont bons « en soi » et automatiquement salutaires à la totalité du globe, or l'on voit mal, à priori, pourquoi ce qui a réussi (quand c'est le cas) sous le 45° de latitude Nord serait nécessairement bénéfique aux bergers du Tibesti ou aux Pygmées de la forêt vierge.

« Des civilisations sont en contact et, par conséquent, en conflit. Persuadés que la nôtre est non seulement la seule bonne, mais la seule possible, nous accepterions volontiers de la voir, dans une conquête planétaire, se substituer à toutes les autres. Eventualité qui peut réjouir le marchand de brosses à dent vitaminées, d'apéritifs ou de livres obscènes, mais qui épouvantera, comme la plus redoutable des menaces, ceux qui tiennent la personne, celle des peuples, comme des individus, pour une irremplaçable richesse.

« Non pas malgré sa prodigieuse diversité : à cause

de celle-ci. Et pour la même raison qui fait nécessaire à la symphonie la variété des instruments, à l'harmonie du tableau la polychromie des palettes. Exactement ce que dit TEILLARD DE CHARDIN quand, à propos des races humaines, il parle de « diversité fonctionnelle », « d'essentielle complémentarité », et « d'union qui différencie ».

« Car c'est ici le centre du problème. Il ne s'agit nullement en effet d'appauvrir l'humanité en assurant le triomphe d'un seul des aspects possibles de la culture humaine, mais bien plutôt de permettre à chaque élément de la famille terrestre d'apporter au concert commun, pour en enrichir l'ensemble, ce qu'elle possède de meilleur. Au terme, par conséquent, d'un choix, d'un tri, chaque culture devant à la fois ne retenir de son propre patrimoine que ce qui mérite de l'être et n'accepter de l'influence extérieure que ce qui est organiquement assimilable et peut enrichir son âme.

« Associer, juxtaposer, réunir, ce n'est pas nécessairement fusionner. L'union féconde n'est pas celle qui abolit les virtualités spécifiques et fait d'une précieuse diversité, je ne sais quel informe et désolant magma ; l'union véritable exalte les personnalités associées, découvrant dans leur contact mutuel, et plus encore dans un but commun proposé à leur activité, des raisons nouvelles d'être pleinement elles-mêmes et de mettre leurs richesses respectives au service du bien collectif.

« Au moment où disparaît ce que le vieux système colonial après cinq siècles, avait de décidément périmé, et où des formes nouvelles de structure comme de mentalité vont devoir se dégager, il importera d'accepter honnêtement les différences, énormes, et à mon avis, heureuses, qui séparent les hommes. Différences qu'il serait insensé et vain de vouloir nier, mais qu'il faut ouvertement reconnaître, pour y trouver, grâce au miracle d'une

union totalisante, additionnant des richesses, les éléments mêmes d'un nouveau progrès spirituel.

« A condition que ce soit celui-ci que l'on vise et que l'on ne continue point à tenir les autres, matériel, économique, politique, pour une fin en soi, et non pour ce qu'ils sont, un moyen. Mais ceci est une autre histoire. »

*

**

Cette citation de Théodore MONOD, homme de science, n'était pas inutile à la présentation de l'œuvre littéraire d'Ousmane SOCE.

Par des contes, des légendes, et par un roman, « KARIM » Ousmane SOCE, nous livre une évocation authentique de l'Afrique traditionnelle, et un témoignage irrécusable sur le Sénégal contemporain.

M. Ousmane SOCE, est du pays qu'il chante, et il connaît les hommes qu'il décrit. Il les aime ; et nous savons par ailleurs qu'en faisant de lui leur représentant, (il est conseiller de la République pour le Sénégal) ceux-ci ont à leur tour montré qu'il avait mérité leur estime et gagné leur confiance.

« KARIM », publié en 1935, avait immédiatement pris place parmi les œuvres les plus représentatives de la jeune littérature franco-africaine. Mais il devait être réédité, et sans doute est-il bon qu'il le soit maintenant, car il est à la fois souhaitable et probable qu'il recevra aujourd'hui une audience plus large encore. Ce « roman sénégalais » était en avance sur son temps ; il répond souvent à des questions devenues pour nous plus pressantes, sinon plus actuelles.

Il faut que nous écoutions M. Ousmane SOCE, lorsqu'il veut, avec un admirable souci de vérité, qui parfois semblerait cruel si une compréhension sympathique

ne venait le tempérer, nous montrer son pays tel qu'il l'a vu.

Sénégalais, il a su voir le Sénégal. La chose est plus remarquable qu'il n'y paraît.

Il a su broser de rapides tableaux des villes africaines : Saint-Louis, Dakar, Rufisque et de la campagne sénégalaise.

Il a su crayonner les hommes. Leur allure physique d'abord, qu'il décrit avec précision, leur teint noir qui est plein de variété et de nuances ; il les campe avec une richesse dans l'expression qui les fait vivre à nos yeux. Et il atteint leur être même, et c'est là le fond de « KARIM ».

Abordons cette œuvre dans l'esprit qui animait son auteur lorsqu'il l'a composée. Celui qui saura ne pas se contenter d'y lire une histoire agréablement contée, y trouvera toute l'âme sénégalaise, et son trouble devant l'apport de l'Europe.

KARIM et ses compagnons sont d'authentiques ouolofs, fiers et généreux, aimant le faste, les sentiments nobles et les actions héroïques. Ils ont pour modèles les grands Linguères dont on leur a chanté la gloire... Mais les blancs sont venus et l'Afrique a changé. KARIM et ses amis ne peuvent plus vivre comme leurs ancêtres. La défaillance de leur idéal traditionnel les laisse désarmés devant la vie moderne qui risque de les briser. Les efforts qu'ils doivent faire pour retrouver le sens de leur vocation, et leur place dans le monde nouveau, tel est bien le sujet de « KARIM ».

Autour du héros, les villes, les hommes et leurs valeurs se heurtent. Les uns appartiennent à un passé irrévocablement disparu ; les autres cherchent leur place dans une société en mouvement. Saint-Louis « vieille ville française » meurt de la concurrence que lui fait Dakar, « ville jeune et moderne » ; les Samba Linguè-

res doivent, pour vivre, trouver des places de bureaucrates ; les jeunes qui se réunissent autour de l'instituteur Abdoulaye s'opposent au vieil Amadou. Tous participent à la naissance de ce que nous devons bien, avec M. Ousmane SOCE, appeler « civilisation métisse ».

Mais ce roman ne défend pas une thèse toute faite. Il traite, et avec art, un grand problème : celui que pose l'entrée des sociétés africaines dans le monde moderne. La solution n'est pas encore trouvée ; elle ne sera dégagée que progressivement. Et pour y parvenir les efforts de tous les hommes de bonne volonté, européens ou africains, seront nécessaires.

M. Ousmane SOCE nous montre cependant une des voies qui peuvent conduire l'Afrique vers son avenir : après avoir fait vivre *KARIM* à Dakar « prolongement de la métropole », il le fait revenir et se fixer à Saint-Louis, où la présence française a su respecter les traditions sénégalaises et s'allier à elles. Et lui-même, après avoir écrit « *KARIM* », a voulu, en 1942, réunir ces contes et légendes où respire toute l'Afrique noire.

Le passé ne doit pas être un obstacle à l'adaptation qu'impose le présent. De la connaissance du passé, de son respect et aussi de son amour, les hommes ont toujours reçu le sens de leur vocation individuelle comme de leur vocation collective et la force de les bien remplir. L'Afrique ne fera pas exception. Elle trouvera en elle-même assez de ressources spirituelles pour accomplir l'effort de synthèse que le monde moderne exige de tous les hommes, et pour enrichir le patrimoine de pensée qui est commun à toute l'humanité.

Ce n'est pas le moindre mérite de « *KARIM* » et des contes et légendes recueillies par Ousmane SOCE que de contribuer à nous faire apprécier le don de l'Afrique à la vie du monde.

*

**

Un dernier mot sur « *KARIM* ».

Ce n'est pas un livre isolé, comme le fut ce roman méconnu « *Force-Bonté* » de *BAKARY DIALLO*, qui n'eut pas à l'époque où il parut l'audience qu'il méritait.

« *KARIM* » appartient à une floraison d'œuvres africaines qui sont le fruit d'une même génération de Noirs, nos contemporains. Faut-il citer — et pour le Sénégal seulement — Léopold *SEDAR SENGHOR*, poète et écrivain politique, Alioune *DIOP*, dont la tournure d'esprit s'apparente à notre lignée de moralistes et de philosophes. J'ai dit ailleurs l'importance de cette entrée des écrivains d'Afrique Noire dans les *Lettres Françaises* et j'ai marqué leur filiation et aussi leurs différences avec le grand et cher René *MARAN*.

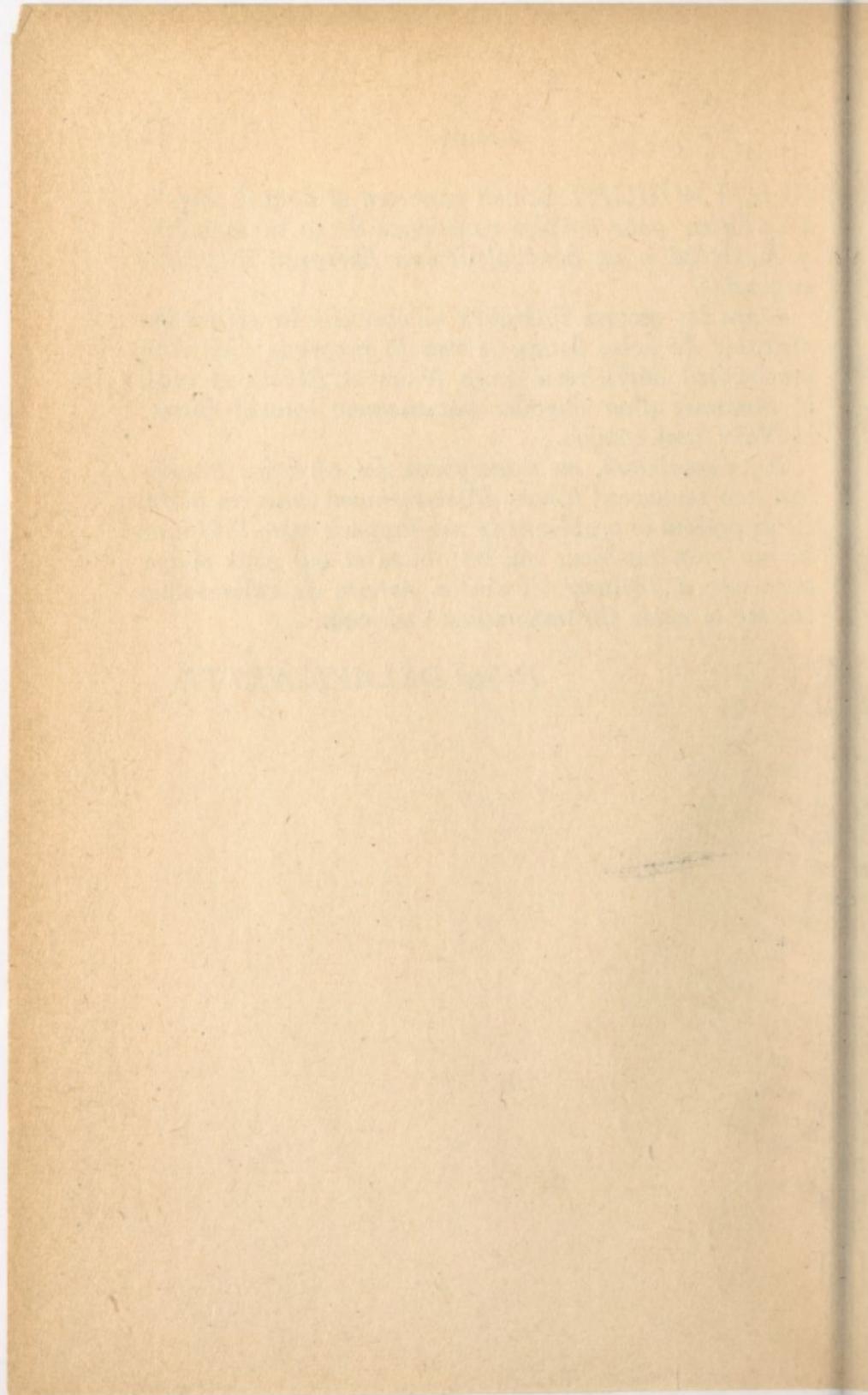
Ce qui brille dans cette floraison, c'est l'éclat qu'elle doit à notre idéal de liberté. Comparez par exemple le comportement de « *KARIM* », jeune noir de Saint-Louis du Sénégal, à l'attitude qui est imposée par les mœurs et la société au héros de « *Jeunesse Noire* », de Richard *WRIGHT*. Observez le « *Black boy* » américain d'une part et « *KARIM* » au Sénégal d'autre part ; tous deux sont en contact avec le monde des Blancs et happés par l'engrenage de la civilisation des machines et du profit. Et pourtant « *KARIM* » n'a pas cet accent d'âpreté, ce besoin intense de défense continue et camouflée devant le Blanc, qui monte du « *Black boy* » de Richard *WRIGHT*. « *KARIM* » a la démarche aisée, même s'il est gêné par ses dettes ou par ses heures de bureau ; « *KARIM* » n'est pas toujours heureux mais ses malheurs ne sont pas cette misère morale de la ségrégation à laquelle le « *Black Boy* » de

Richard WRIGHT se voit contraint et dont il cherche à se libérer pour prendre conscience de sa personnalité. « KARIM » au Sénégal déploie librement sa propre originalité.

Dans les œuvres littéraires qu'ébauche la génération africaine de notre temps, je vois la promesse d'un rapprochement désintéressé entre Noirs et Blancs et aussi la promesse d'un singulier dépassement auquel Blancs et Noirs sont conviés.

En s'exprimant, en s'analysant, les africains travaillent non seulement à leur développement mais au nôtre. Et ils portent le problème de nos rapports avec l'Afrique sur un plan supérieur qui les oblige et qui nous oblige avec eux à dépasser les vieilles notions de colonisation comme le stade du nationalisme africain.

Robert DELAVIGNETTE.



PREMIERE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

LA chaleur, la lumière, formaient le même éther ardent qui semblait avoir absorbé la Vie tant il y avait du silence. C'était l'heure où les tôles des cases éblouissaient comme des soleils d'argent.

Des dromadaires avançaient sur le pont, dans ce même tangage rythmé, nonchalant et infatigable. Suivaient leurs conducteurs, les Maures, à la peau bronzée, drapés de boubous sombres, les cheveux gras, disposés en cônes de palmiers. Ils marchaient, empreints de cette indifférence fataliste qui les caractérise.

Le fleuve, semblable à un boa, s'étirait, jaune, lumineux, vers l'Atlantique.

Sur cette rive, un aveugle cherchait le Monde visible à l'aide de son bâton et redisait, pour avoir l'obole du passant, sa même complainte « d'errance ». Les lavandières, penchées sur des baignoires écumeuses, tordaient le linge en murmurant des airs qui berçaient leur travail. Les bambins dodelinaient de la tête à la surface de l'eau.

A l'autre rive, bordant les quais, les maisons blanches, dominées par le Palais du Gouverneur, les palmiers de N'Dar-Toute, le dôme et les minarets de la Mosquée du nord.

C'était, lorsque le soleil entamait la seconde moitié de sa course, le spectacle doucement émouvant qu'offrait à Karim sa ville natale...

...Saint-Louis du Sénégal, vieille ville française, centre d'élégance et de bon goût sénégalais ; il avait joué ce rôle durant tout le dix-neuvième siècle.

De nos jours, avec la concurrence des villes jeunes comme Dakar, Saint-Louis dépérit ; mais on y retrouve toujours ce faste dans les cérémonies et les réjouissances, cette majesté orientale, fortes empreintes de la civilisation arabe...

Karim entrait dans sa vingt-deuxième année ; un grand garçon, noir tabac, bien découplé ; les yeux marrons, une broussaille de cheveux courts, en ville, entassés les uns sur les autres ; un sourire paré de fines dents nacrées.

D'allure correcte dans la rue, il passait pour « sérieux », de l'avis des vieillards. Au demeurant, il était « joyeux compagnon », franc, serviable avec ses amis mais un tantinet polisson pour les jeunes filles de son âge.

Il avait conquis son Certificat d'études à l'École Française. Depuis sa libération du service militaire, il était employé dans une maison de commerce. Il y passait les journées devant de grands registres et additionnait d'interminables colonnes de chiffres. Sa tête se fatiguait. Son travail l'ennuyait à la longue. Il était fier, en compensation, d'être juché sur un tabouret, de manipuler un volumineux livre-journal, surtout quand les demoiselles passaient et lui envoyaient, de la rue, leur plus fascinant sourire.

Un samedi soir, il en vint tout un cortège qui s'arrêta devant son bureau ; appuyées sur le rebord de la fenêtre basse, elles dirent en chœur : « Guèye ! » (selon la coutume du pays qui consiste à prononcer seulement le nom de la personne qu'on veut saluer).

Puis commença un bavardage fait des mille riens qui composent la conversation des amoureux.

— Karim, ne nous donnes-tu pas un cadeau de réception ? hasarda la plus audacieuse.

— Je voudrais bien, mais vous êtes arrivées à l'improviste ; prévênu, j'aurais fait pour vous quelque chose de grand.

— Tes paroles sont la vérité.

— Tu nous donneras au moins le prix de trois noix de cola ? insista une autre.

— Oui, fit Karim.

Joignant le geste à la parole, il lui jeta, après l'avoir froissé dans la main, un billet de cinq francs.

— Nous te remercions, Guèye ; tu es sans égal à Saint-Louis !

Pendant que ces propos s'échangeaient, une jeune fille bronze clair, drapée de mousseline bleue, chevelure à reflets de limaille de fer, yeux noirs en amande, n'ouvrait pas une seule fois la bouche.

Karim, à la dérobée, avait examiné ses traits et admiré sa beauté. Elle était vraiment charmante et il songeait déjà à une conquête.

Après le départ des belles visiteuses, Karim resta rêveur un moment, son crayon planté dans sa chevelure crépue. Puis il se leva, se pencha à travers la fenêtre et appela Fatou, la plus âgée.

— Que me veux-tu, Guèye ?

— Approche-toi davantage, Fatou.

Elle obéit, grignotant son cure-dents de bois tendre.

— Comment se nomme la petite « rougeâtre » qui a le boubou de mousseline ?

— Marième, renseigna-t-elle, dans un sourire.

— Où habite-t-elle ?

— Dans le quartier Nord : leur maison tient à la nôtre, quand on se dirige du côté du grand fleuve.

— A-t-elle un amoureux ?

— Oui ; mais ils se sont querellés dimanche et je crois qu'ils vont rompre.

— Bien ; je vais te confier une mission. Déclare-lui que je l'aime ; je lui ferai visite ce soir. Fatou, tu es ma sœur ; je compte sur toi pour réussir ; dis à Marième tout le bien que tu pourras sur moi.

— Oui, j'arrangerai tout ; tu peux espérer ; une recommandation : ce soir, chez elle, montre que tu n'es point de ces jeunes hommes, incapables de se payer une cigarette.

— Entendu, chez elle, je ressusciterai le règne de Maïssa Tenda ! (1).

Fatou s'éloigna.

Plus que jamais, Karim devint songeur. Il jeta un coup d'œil sur la pendule :

— Quatre heures ! Encore une heure à attendre !

Il plongeait la main dans sa poche, d'un geste machinal, et en sortit son portefeuille.

— Trois cents francs !

C'est ce qui lui restait de sa solde du mois passé, alors qu'on était au cinq seulement. Et la facture de la maison Bertin qu'on lui avait présentée ce matin ?...

(1) Maïssa Tenda est un ancien « damel », c'est-à-dire un ancien Roi de la province sénégalaise du Cayor. Son règne est resté célèbre par les réjouissances et les fêtes somptueuses qu'il donnait.

Oh ! le mois prochain ; à l'instant, il ne fallait songer qu'à la conquête de Marième...

Karim fut agréablement surpris par l'horloge qui égrenait, précipitamment, les cinq coups libérateurs. Il rangea ses livres de comptabilité, posa son fez sur le sommet du crâne et s'en fut vers la maison de ses parents, située dans le Quartier Sud.

Il acheta, dans un bazar marocain, une paire de babouches blanches, arriva chez lui, joyeux, impatient.

Il défit le paquet de linge et enfila un ample pantalon de cotonnade rappelant celui que portent les Algériens ; il étrenna une chemise blanche à plastron de soie ; dessus, il endossa un riche boubou de basin. Il chaussa ses babouches, considéra le beau contraste qu'elles faisaient avec les reflets bleu-noir de ses pieds teints au henné.

Peigné et parfumé ; il mit dans son unique poche de devant portefeuille, cigarettes, allumettes et mouchoir...

— Tu n'attends pas le souper ? demanda sa petite sœur.

— Merci, Khady ; je n'ai pas faim ; tu le diras à ma mère.

Il alla prendre ses meilleurs compagnons Moussa, Alioune et Samba.

— Les frères ! je vais faire une « grande attaque ». Montrez-moi, aujourd'hui, que vous êtes de vrais frères.

— Karim, tu sais bien qu'où tu mourras nous mourons !

Devisant ainsi, ils arrivèrent chez Marième. Alioune frappa.

— « Entrez » !

Assise sur le lit, Marième portait une camisole, aux manches bouffantes, s'arrêtant aux coudes. De dessous les broderies émergeaient des bras couleur brique, à la peau lisse comme du satin, aux poignets délicats, char-

gés de bracelets ; sa gorge nue se ployait, sillonnée de gracieux plis ; aux oreilles des boucles d'or ; et à l'extrémité d'une de ses tresses d'ébène, un louis d'or brillait sur le front. Elle s'était drapée de lourds pagnes tissés par les artisans wolofs.

Karim vint s'asseoir à ses côtés. Les camarades prirent place dans les fauteuils disposés le long des murs.

Karim détaillait tout ce qui meublait la pièce : armoire à glace en pitchpin, lits de cuivre ; les murs étaient ornés de photographies agrandies des parents, amis, habitués de la maison. On remarquait de petites nattes colorées d'où émergeaient, de place en place, un œuf d'autruche, un caïman en bois, unealebasse sculptée. Une ampoule électrique suspendue au plafond déversait une lumière crue.

Les sénégalais gardaient le silence. Leurs boubous, d'une blancheur de pur clair de lune, donnaient, par l'ampleur, un air de majesté !

Moussa ouvrit la conversation :

— Pourquoi ne causez-vous pas, Marième, ma sœur ? (1)

La demoiselle, intimidée par l'assemblée de ces messieurs en haute toilette, grisée par les parfums qui flottaient dans l'air, ne put articuler mot. Elle répondit par un sourire...

Des jeunes filles entrèrent sans avoir frappé : amies de Marième, à qui elle avait demandé de lui tenir compagnie, pour la réception de son nouvel amoureux.

— Ma sœur, comment vous appelez-vous, dit Samba, à celle qui était à côté de lui.

— Rokhaya.

(1) Ma sœur : expression affectueuse que l'on emploie pour parler même à des jeunes filles avec qui l'on n'a aucun lien de parenté.

— Rokhaya, connaissez-vous ces jeunes hommes assemblés ici ?

— Non, mon frère.

— Nous sommes « samba linguères » !

— C'est la vérité ; mais qu'est-ce qu'un « samba-linguère » ?

— Un « samba-linguère », au temps de l'épopée, ne fuyait pas devant l'ennemi ; lorsque les griots chantaient sa louange, il se dépouillait de ses biens et les leur donnait ; il avait de l'honneur une haute idée et exécutait quiconque lui faisait grande offense ; de nos jours, il connaît son devoir et le remplit en toute circonstance (1). Et le « samba-linguère » Karim se présente, aujourd'hui, chez votre camarade. Il est digne d'être son ami ; vous en aurez des preuves !

Changeant d'interlocutrice, Samba demanda à Marième :

— Que pensez-vous de ce que j'ai dit ? Jolie ! [ra-fête].

— Vos paroles sont la vérité ; il suffit de vous entendre pour en être persuadée.

Karim tressaillit de joie. Samba lui jeta un regard significatif auquel il répondit par un plissement d'yeux.

— Rokhaya, ordonna Alioune, faites venir des griots pour nous distraire.

Troubadours et trouvères sénégalais saluèrent l'assistance :

— « Sala Malikoum, Guer-Gni ? » (avez-vous la paix les Seigneurs ?).

— « Malikoum Salam » (nous avons la paix !).

(1) En résumé, un « samba linguère » est un Noble dans le sens que ce mot avait en France avant 1789, car il y a eu au Sénégal, une aristocratie, avant l'arrivée des Français.

Ils s'installèrent sur les nattes qui tapissaient le plancher. Le guitariste accorda son instrument et attaqua l'air « Soundiata ».

Tout le monde se tut. Les sons discrets se déroulaient en une chevauchée rythmique, mimaient la marche guerrière de l'armée du roi Soundiata... quelque chose de mélancolique, de majestueux et d'héroïque ensemble. A l'entendre, l'imagination vous transportait aux temps des rois africains qui mettaient leur honneur et leur orgueil dans un mot : « Vaincre » !

Les griots murmuraient des paroles qui accompagnaient la musique. L'auditoire écoutait, silencieux, recueilli.

Karim plongea la main dans sa poche, en sortit un billet de cent francs et le jeta sur les nattes.

Le guitariste s'en empara, remercia :

— Guèye ! descendant de Dialor Coumba Borso, tué sur le champ de bataille, près du grand baobab du Saloum. Tu es le plus valeureux de ceux de ton rang. Marième, il est digne d'être ton amoureux !

— C'est la vérité ! ponctuèrent les griots.

Et afin d'éviter que le guitariste accaparât les dons, ils entonnèrent des louanges à Karim. Le Khalam-kat (2) essaya de jouer encore, mais la voix du chœur couvrit sa musique. Le chant évoquait la bravoure des ancêtres de Karim, les faits d'armes qui les avaient rendus célèbres. Un frisson guerrier parcourut le corps du jeune homme ; il se sentit une âme de brave ; si, à cette minute, des ennemis armés de lances, de sabres et de dibi (3) s'étaient montrés, il se serait jeté sur eux pour vaincre

(1) Saloum : Province sénégalaise.

(2) Khalam-Kat : Guitariste.

(3) Dibi : Mousquet indigène d'autrefois.

BIBLIOTHÈQUE DE L'UNION FRANÇAISE

Paul BERNARD
Le problème économique
indochinois
Nouveaux aspects du problème
économique indochinois

René BOUVIER
Thi-Cau

Eugène DAVID-BERNARD
La conquête de Madagascar

André DUBOSCQ
Inspirations de l'Asie
L'Élite chinoise

Pierre DUPREY
Le coupeur de bois

Isabelle EBERHARDT
Aux pays des sables
Mes journaliers

Jean d'ESME
Le conquérant de l'île rouge
Chasses aux grands fauves

Général JOALLAND
Le Drame de Dankori

Auguste JOYAU
Dames des Iles

KLOBB
A la recherche de Voulet

Guy LACAM
Inventaire Économique
de L'Empire

W. MORIN
L'Avenir du Canada Français

R. de NOTER
La bonne cuisine aux Colonies

J. PAILLARD
Faut-il faire de l'Algérie
un Dominion ?

M.-P. PRÉVOST
Barabane

René POTTIER
Initiation à la magie en Islam
Le Transsaharien
Laperrine

Charles de Foucauld,
le prédestiné
Au pays du voile bleu
Histoire du Sahara

Jeanne, Renée POTTIER
Légendes Touareg

André PRUNIÈRES
Madagascar et la crise

Jean SULIAC
Heures Japonaises

René VIARD
L'Empire et nos Destins
L'Eurafrique

WEISSEN-SZUMLANSKA
L'Ame archaïque de l'Afrique
du Nord

Joseph ZOBEL
Diab'-là

1, Rue Palatine - PARIS - 6^e

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

